

Island. Grisé par l'iode, j'hume l'air marin et profite du moment.

De retour sur terre, je retrouve mon Backpackers. Première douche et premier miroir ! Moi qui me moquais des Wallabies bien bronzés, me voici carbonisé et les cheveux décolorés... Parmi les bonnes nouvelles, je ne fume plus et n'ai rien dépensé en une semaine ! Premier repas chaud, je me régale d'un plat de pâtes au beurre...

Airlie Beach n'était qu'une escale et je reprends le premier bus en direction de Townsville, 275 km plus au nord.

— Drôle de nom, me dis-je ; la « ville de la ville ».

Mais une vraie cité, au milieu de pas grand-chose. Dans la région, des producteurs recrutent des ramasseurs de tubercules. Je verrai.

Le « métier » de globe-trotter s'apprend vite, et en particulier les astuces qui en sont les principaux attributs, la démerde en quelque sorte. Les auberges ont souvent un tableau d'annonces où sont publiées des offres de covoiturage, « lift » en australien. Je n'avais pas prévu d'aller dans l'Ouest, mais l'idée de sillonner l'île-continent fait son chemin. Notamment, grâce à deux lifters qui plient bagage pour Ayers Rock et me proposent de m'emmener. Le rendez-vous est fixé à 5 km à pied, à proximité d'une artère principale. Hyper excité par une telle aventure, je prépare mes affaires et file au lieu du rancard. Après avoir poireauté deux heures, je ne peux que constater qu'ils m'ont planté... Grosse déception ! Seule consolation, je localise près d'un quartier résidentiel une haie de cocotiers et en chope quelques-unes. La noix de coco est un fruit mythique, symbole des tropiques. Pour en extraire l'eau, on perce un trou

à l'aide d'un tournevis dans deux yeux placés à la base de la noix. Riche en vitamines et oligo-éléments, c'est excellent et rafraîchissant. L'incident est clos ; je ne vais pas me pourrir l'esprit pour ces guignols.

Un article de presse paru dans la gazette du coin décrit le manque d'ouvriers agricoles dans les champs de Tully, plus au nord, la ville du « fruit picking ». Voilà un bon plan qui me rapprochera de Cairns, la capitale du Nord-Queensland, où j'envisageais de me rendre. La compagnie Greyhound qui monopolise les transports en commun me dépose à destination.

Tully est un gros village étalé de part et d'autre de la grande route Bruce Highway. Highway ne traduisant pas « autoroute », celle-ci correspondant plus à une nationale. La bourgade est entourée de plantations de bananes, de cannes à sucre, bénéficiant d'un climat très arrosé. Pas de touristes, on entre au cœur de l'authentique. Les locaux sont une caricature de ce que je m'étais imaginé des ruraux, marchant parfois pieds nus, avec des habits défraîchis et les cheveux hirsutes. Les visages insolites me rappellent les portraits de l'Amérique profonde, aux confins de la route 66. C'est probablement une vision de jeune citadin européen, surpris par les contrastes entre nos sociétés antipodes. Cette société figée, imperméable aux changements de mode, cultive ses symboles identitaires. Ici, le pick-up est roi !

Les hébergements sont remplis de saisonniers venant des quatre coins du monde, mon choix se portant sur un établissement d'inspiration louisianaise. Colonnes et balustrades en fer forgé, arcades sur toute la façade, en font un lieu atypique. Un Coréen me renseigne sur les bananes, un

Belge sur les cannes à sucre, et les causeries s'enchaînent avec une Anglaise, deux Japonais, un Canadien, deux Australiens... L'anglais se fluidifiant, je me rattrape sur le début de mon séjour et passe un bon moment.

Postuler à un job de saisonnier est facile, il suffit de pointer à 5 h 45 du matin au carrefour principal. Selon les explications reçues, les fermiers viennent alors cueillir de la main-d'œuvre en fonction de leurs besoins. Essai non concluant pour aujourd'hui, je reviens bredouille de ma première tentative.

Flânant dans le hall du motel, je fais la connaissance de Kim, Coréen natif de Chang Won, ville au sud de la péninsule de Chosŏn Pando. N'ayant jamais vu de Français, j'éveille sa curiosité. Au fil de nos échanges, je m'étonne de la perception que chacun a de sa nation et des autres. Il estime par exemple que son pays est « le meilleur » et deviendra un modèle respecté de tous, grâce à la culture physique... ? Il précise sa pensée et m'affirme que le Taek Won Do, originaire de Corée, sera bientôt le sport le plus pratiqué au monde. Évidemment, je ne cherche pas à le contredire. Introspectivement, nous aussi les Français, sommes parfois un peu trop sûrs de nous. Multipliant les questions, Kim me narre son passé dans l'armée. J'en conclus alors que c'est là qu'il a acquis l'essentiel de ses opinions. Côté des marines américains, très présents dans la péninsule coréenne, il a gardé une image très négative des Ricains, qu'il m'avoue détester. Il en a déduit que les States et l'Europe étaient en pleine décadence... Mais je n'en serais pas plus.

Le jour suivant, je retente ma chance au carrefour. Échec total. C'est dimanche et en voilà vraisemblablement la raison. Les ouvriers absents, je suis seul dans le salon, affairé à rédiger

mon carnet de route. Soudain, un individu déboule dans la pièce. La quarantaine, physique de rugbyman, il recherche quelqu'un pour un travail non déclaré d'une journée. Concernant les accents anglais, on devrait inventer l'équivalent d'une échelle de Richter pour mesurer son intelligibilité. L'échelon 1 serait le plus facile, comportant les latins. Puis suivraient sur l'échelon 2 les étrangers n'ayant pas l'anglais comme langue maternelle. En troisième position, on mettrait les Anglais, ceux d'Oxford. Ou plus dure, en 4, ceux de Boston et le cockney. Puis on entre dans la catégorie difficile, avec pêle-mêle les Irlandais, les Ecossais, puis le Californien et le Texan, et enfin les Australiens, échelon 8 ! À moins qu'on rajoute l'échelon 9 pour le bush... pire que tout à mon oreille ! Je n'ai donc pas pigé grand-chose de l'offre d'emploi. Mon portefeuille étant devenu très léger, j'accepte néanmoins.

Installé à l'arrière d'un 4x4, nous partons je ne sais où. D'ailleurs, je n'ai même pas compris le nom de mon employeur providentiel, qui est escorté d'un collègue. J'écoute leur jargon et essaye de déchiffrer des bribes. Mais je ne réussis à traduire qu'un « fuck » machin ou « fucking » quelque chose, qui fleurissent à chaque phrase.

Après avoir roulé une bonne heure, le véhicule s'arrête au milieu d'une prairie. Rien à l'horizon, hormis une énorme remorque. On descend et l'homme m'explique.

— Wash the fucking trail !

Puis il me montre une borne à incendie, un tuyau et un balai-brosse. Pas très enthousiaste, je saisis la conduite des deux mains et arrose la remorque. Je découvre alors que celle-ci sert à transporter les bestiaux. Vu la taille des bouses, ce sont des vaches. Et l'engin en est enseveli ! Les deux Australiens me

considèrent d'un air goguenard et l'un d'eux s'avance vers moi. Il me désigne de l'index mes chaussures et oscille la tête en me lançant :

— No shoes !

Me demandant dans quelle galère je suis tombé, je surmonte mon dégoût et me déchausse. La merde de vache ne pue pas trop quand elle est sèche, mais une fois ramollie, ça devient un supplice olfactif. Les deux Australiens m'abandonnent et repartent. Sous un soleil de plomb, j'entame donc le nettoyage en commençant par le haut. Le jet d'eau est puissant, faisant gicler la bouse de partout. Rapidement, je me retrouve couvert d'une couche marron, gluante. Plissant les yeux et serrant les dents, je sens mes pieds s'enfoncer dans ce torrent dégueulasse. Envahi par une rage qui m'était inconnue, je m'acharne sur le moindre résidu. Je veux en finir avec cette chose immonde. Devenant un poilu dans sa tranchée, j'attaque sans relâche l'ennemi. Les excréments me coulent dessus comme dans le pire de mes cauchemars. J'extirpe un jus sombre et jaune que je chasse avec horreur. L'enfer n'est pas loin. Puis les armatures métalliques rejaillissent, brillant au soleil. Au bout de quatre heures, la victoire est totale.

Les deux comparses australiens réapparaissent alors, pile au moment où je termine. Comme s'ils savaient exactement le temps que je mettrai. Semblant surpris du travail et visiblement satisfait, ils me font signe de les suivre. Prenant juste quelques secondes pour me rincer au jet, je récupère mes chaussures épargnées par le combat. Repartis sur la piste, sans avoir aucune notion du lieu où l'on navigue, une trentaine de minutes se déroulent avant de stopper. Je vois avec stupeur une autre remorque tout aussi sale que la précédente !

— Again ! Me lance-t-il impératif.

— Euuh, yes... dis-je sur un ton incertain.

Rebelote, pieds nus, lance à eau en main, je monte à l'assaut de cette nouvelle forteresse. De toute façon, je suis déjà dans un état minable et aucune porte de secours ne se profile. Mes employeurs disparus, j'affronte cette tâche ingrate. Le salut de ma fierté devenant la réussite de ma mission, j'attaque le moindre recoin. Aucune bouse ne peut échapper à mon acharnement. Sur les précipices de la folie, esseulé, mon honneur est en jeu, je dois vaincre l'ennemi définitivement. Le soir commence à tomber et la remorque se lustre sous les derniers rayons lumineux. Comme la première fois, le 4x4 réapparaît pile à l'heure.

— Good, good ! lâchent-ils en me donnant 100 dollars.

Groggy, je vois défiler les champs de canne à sucre qui alternent avec ceux de banane. Fatigué, affamé et assoiffé, et malgré tout, content de ma journée. Mais avant toute chose, je me précipite sous la douche, tout habillé.

Après une nuit de sommeil bien méritée, me revoilà au carrefour central. On est lundi et c'est nettement plus animé. Dans l'obscurité, l'éclairage des lampadaires illumine les silhouettes sans dévoiler leurs visages. Sous leurs chapeaux, ces fantassins organisés en sections attendent l'ordre de charger au son du clairon. Des attroupements se sont formés, mais le silence règne à cette heure matinale. Puis débute le défilé des pick-up. Les pelotons qui s'étaient constitués sont pris par grappe. Certains repartent, leur chargement exécuté. Un gros Nissan passe devant moi et un commandant braille :

— YOU... YOU and YOU... !

Ceux qui sont montrés du doigt sautent sur le plateau, leur balluchon à la main. Sélectionné, j'escalade la ridelle et m'accroupis inconfortablement derrière. Dès la sortie de Tully, on quitte la route goudronnée et amorçons une piste. Chaque nid de poule est durement ressenti par mon coccyx. Nous achevons notre course près d'un hangar en tôle ondulée. Le jour se levant, l'homme qui m'avait apostrophé d'un « you » sec surgit. Grand, mince, mais musclé, il dégage une autorité qu'on ne peut contester. Sous son chapeau typiquement australien, quelques mèches laissent deviner une chevelure en désordre. Son uniforme est composé d'un bermuda beige et d'un tee-shirt au logo de la coopérative. Une longue machette pend à sa ceinture. C'est un mélange des Major Celliers et du Capitaine Yonoi du film *Furyo*. Il nous ordonne de nous aligner autour de lui et à chacun de nous présenter, afin de noter nos identités. Nom, prénom, nationalité, numéro de passeport, de visa. On signe un document qu'on n'a pas le temps de lire. En quelques mots, il nous briefe sur la nature de notre job. Ne se préoccupant pas de nos éventuelles questions, nul n'a l'audace d'en poser et je reste avec mes interrogations.

Derrière le baraquement se profilent des rangées à perte de vue de bananiers. Des équipes sont formées. Il est 6 h 30. Notre outil de travail est une sorte de fourche à bêcher avec seulement 2 dents. Le manche en bois de deux mètres est bizarrement trop long. Après démonstration, nous remontons les allées et ratissons les pieds des bananiers. L'objectif est d'enlever les feuilles mortes et éviter le pourrissement du tronc. Cela éloigne aussi les parasites et nuisibles. Notre besoin me paraît au départ facile et simpliste. Sauf que rapidement, mes bras s'endolorissent. L'outil est assez lourd et je lutte contre les

crampes en interchangeant ma posture de main. Mon partenaire le plus proche, un Anglais, m'éclaire sur la raison de la longueur du manche. Selon lui, cela éviterait de trop laisser traîner ses jambes dans l'amas de feuilles que l'on retire... L'Australie est l'État qui abrite les animaux les plus dangereux de la planète ! Les serpents y ondulent à foison. Les Blacksnakes et Brownsnakes sévissent dans les champs du Queensland, et leur morsure est dans la majorité des cas mortelle. Sursautant d'un pas en arrière, mon acuité visuelle se renforce sur les végétaux que je ratisse. Ravi de l'effet produit, Nike s'amuse et complète en me décrivant les araignées et autres scolopendres géants peuplant le coin... La pause de 9 h est bienvenue, et nous nous regroupons au hangar où l'on s'assoit sur ce qu'on peut. Caissettes en bois ou plastiques étant les plus sollicitées pour servir de chaise. Quelques ouvriers sont employés à l'année ou en CDI. Ils ont alors le privilège d'être armés d'une machette. Chacun d'eux prend un fusil à affûter, et affûte sa lame. Mouvement de va-et-vient, d'un côté puis de l'autre, à vitesse saccadée. L'acier scintille et devient aussi tranchant qu'un sabre japonais. Le regard du contremaître est concentré et rien ne semble plus important qu'affiler sa lame.

Après une demi-heure de pause, on rattaque. La chaleur est suffocante, accentuée par une humidité ambiante proche de 100 %. Les gouttes de transpiration ruissellent sur mon visage. Mon bras et mon tee-shirt sont trempés et n'épongent plus mon front. Passé 11 h, les conversations se sont tues, cédant la place au bruit des feuilles, qui craquent sous la pression de nos fourches. À midi, une nouvelle pause nous permet de souffler, de s'hydrater et avaler un encas. L'ombre du hangar compense à peine la chaleur qui y règne.



Mon esprit s'évade pour mieux échapper à ma corvée.

Je me revois quelques semaines en arrière, sur le rebord de la fenêtre de Julie. C'est le dernier soir avant mon départ et le ciel est dégagé... Elle me conte que les étoiles nous guideront l'un vers l'autre... Elle me rappelle que c'est moi qui ai décidé de partir... Mais avais-je le choix... ? Mon cœur est déchiré.

Passé un seuil critique de fatigue, et face à un travail répétitif, le cerveau se positionne en mode pause. Pof ! Plus rien... L'avantage est que les minutes s'égrènent plus vite... La journée se clôture à 15 h 30, puis on nous ramène en ville.

Courbaturé de partout, je suis éreinté. Mais le soir, après un bon repas, je me sens ragaillardi. Recouvrant un peu d'énergie et mes esprits, je m'attache à obtenir des éclaircissements sur les paperasses à fournir pour le job. Une Belge se dévoue pour m'aider. En plus des copies de justificatifs lambda, je dois ouvrir un compte en banque, sur lequel sera versée ma paye. Ce sera ma mission de demain, de retour des champs.

Finalement, mon compte courant est créé sans aucune difficulté.

Mon team est composé de l'Anglais Nike et deux Australiens, Matt et Chris. Désormais, on se retrouve chaque matin au carrefour où l'on a constitué un groupe. On fraternise et la deuxième journée passe plus vite.

Nike vient du sud de l'Angleterre. C'est aussi un backpacker. Toujours souriant, inspirant la sympathie, le genre de gars avec lequel on a envie de devenir ami. Les cheveux un peu longs, babacool sans trop l'être, il dégage une sérénité le mettant à l'abri de toute épreuve. Il effectue le chemin inverse de mon

périple, ayant été d'abord en Afrique, ce qui bien sûr m'amène à lui poser tout une série de questions. Il m'apprend notamment que les touristes y sont moins nombreux, et que Johannesburg est une métropole particulièrement sinistre, saturée par la criminalité... Au fil de nos discussions, je m'étonne à quel point on partage une histoire et une culture transversales. Neuf siècles à se battre et une entente cordiale récente ont forgé nos caractères. Eux revendiquant un anglisme conservateur, et nous se plaignant de trop d'anglicismes. Paradoxalement, lui-même me confie se sentir plus proche des Français ou des Allemands, que des Australiens ou des Américains. Sans doute en raison de tout ce qui nous sépare et nous unit. Mais aussi le fait qu'on cohabite dans un territoire commun : l'Europe.

Le soir, je me concocte un repas calorique. Un Sud-américain m'avait montré comment cuisiner des bananes comme des pommes de terre. Préparées à la poêle, je les avale accompagnées de riz et couronnées par deux œufs au plat... Cela surprend les Australiens, pourtant familiers de la malbouffe. Revigoré, et mes forces retrouvées, je doute néanmoins que ce soit bien équilibré...

La plupart des autochtones ressemblent à des cowboys. Le chapeau à larges rebords est très semblable, et l'allure similaire. Une cigarette roulée au coin de la bouche, ils marmonnent des phrases quasi incompréhensibles, entrecoupées de jurons. Tout en gardant le mégot, ils raclent régulièrement la gorge avec un bruit qu'on croirait sorti d'un troll norvégien hideux. Ils extraient et crachent alors une glaire sombre. Le soir, des tonneaux de bière sont vidés, sans que je puisse comprendre où